

Explication du texte de DESCARTES

Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde; et généralement, de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir, que nos pensées, en sorte qu'après que nous avons fait notre mieux, touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui manque de nous réussir est, au regard de nous, absolument impossible. Et ceci seul me semblait suffisant pour m'empêcher de rien désirer à l'avenir que je n'acquisse, et ainsi pour me rendre content. Car notre volonté ne se portant naturellement à désirer que les choses que notre entendement¹ lui représente en quelque façon comme possibles, il est certain que, si nous considérons tous les biens qui sont hors de nous comme également éloignés de notre pouvoir, nous n'aurons pas plus de regret de manquer de ceux qui semblent être dus à notre naissance, lorsque nous en serons privés sans notre faute, que nous avons de ne posséder pas les royaumes de la Chine et du Mexique; et que faisant, comme on dit, de nécessité vertu, nous ne désirerons pas davantage d'être sains, étant malades, ou d'être libres, étant en prison, que nous faisons maintenant d'avoir des corps d'une matière aussi peu corruptible que les diamants, ou des ailes pour voler comme des oiseaux.

René DESCARTES (Discours de la méthode, Troisième partie)

La connaissance de la doctrine de l'auteur n'est pas requise. Il faut et il suffit que l'explication rende compte, par la compréhension précise du texte, du problème dont il est question.

Dans ce texte, Descartes présente la règle de vie qu'il faut adopter pour se "rendre content", c'est-à-dire pour vivre heureux. Cette règle, qu'il emprunte au stoïcisme, consiste à s'imposer de changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde. Il faudrait pour être heureux faire "de nécessité vertu", renoncer à vouloir changer ce qui ne dépend pas de nous - la réalité telle qu'elle est, l'évènement tel qu'il arrive -, et modifier nos désirs afin qu'ils puissent s'accorder avec l'ordre et le cours du monde. On peut toutefois se demander si une telle philosophie du bonheur, qui nous enjoint de renoncer à vouloir changer le monde de manière à consentir à ce qui nous arrive, ne conduit pas nécessairement au fatalisme. Le bonheur exige-t-il vraiment renoncement et résignation ? Faut-il nécessairement choisir entre l'espérance et le bonheur ?

S'appropriant la doctrine stoïcienne, Descartes justifie le consentement au destin par la distinction entre ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous. Il faut "s'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées" (le jugement et le désir) et renoncer à espérer changer ce qui touche "les choses qui nous sont extérieures" (dont il ne dépend pas de nous qu'elles soient ou ne soient pas). Dans ce qui ne dépend pas de nous, il faut compter les accidents de la vie inhérents à notre condition

¹ L'entendement : la raison, l'intelligence.

d'être naturel (la maladie et la mort) et social (la pauvreté ou la privation de liberté). Autrement dit, il faut, pour être heureux, consentir à son destin naturel et social. Il faut chercher non à vaincre "la fortune" (le destin, ce qui ne dépend pas de nous) mais à se vaincre soi-même (renoncer aux vaines espérances, ce qui dépend de nous).

L'argument principal mis en avant par Descartes afin de justifier la maxime stoïcienne du bonheur est fondé sur une simple remarque : l'auteur attire notre attention sur le fait que nous ne souffrons pas de ne pas être empereur de Chine ou de ne pas savoir voler comme les oiseaux. Ce qui apparaît à nos yeux comme strictement impossible, irréductiblement hors de portée, ne peut être l'objet d'un désir nourrissant une espérance. La volonté se désintéresse spontanément du nécessaire, au sens logique du terme, c'est-à-dire de ce qui ne peut pas ne pas être (ou ne peut être autrement qu'il n'est). Je ne peux pas avoir un corps "d'une matière aussi peu corruptible que les diamants", ou avoir "des ailes pour voler comme des oiseaux" et je n'en éprouve aucun manque ni frustration. Il faudrait être fou pour désirer acquérir des qualités par nature nécessairement impossible à acquérir.

D'où le lien entre la connaissance et le bonheur, qui est un élément essentiel du stoïcisme : je suis malheureux toutes les fois que je me trompe, me représentant comme possible ce qui est en réalité impossible. Si j'espère ne jamais mourir ou ne jamais être malade, je désire l'impossible et m'expose à la désillusion. La seule manière de ne jamais être déçu consiste à être lucide, à voir le monde tel qu'il est et d'accepter par avance ce qui arrive nécessairement comme on accepte, sans en souffrir, de ne pas voler comme un oiseau ou de ne pas être empereur de Chine. Mais, pourrait-on objecter, nous ne sommes pas fous, et nous ne désirons, comme le souligne Descartes, que les choses que notre entendement nous représente en quelque façon comme possibles. Le malheur ne peut-il venir de l'échec de nos espérances réalistes, de l'incapacité à satisfaire nos désirs les plus raisonnables ? Et s'il fallait renoncer à ces désirs et à ces espérances, afin de considérer comme impossible ce qu'il est possible de réaliser, ne serait-ce pas à la fois une erreur de jugement et une forme de résignation fataliste au malheur, un renoncement au projet de vaincre le malheur du monde ?

C'est la principale objection adressée au stoïcisme : "l'amor fati" - l'amour du destin - est une réconciliation avec l'ordre du monde tel qu'il est, même si celui-ci est une vallée de larmes où règne l'injustice. Une doctrine qui nous enjoint de renoncer à changer l'ordre du monde est conservatrice par essence. Or, qu'il s'agisse de vaincre la nature par le travail et la technique, de vaincre les injustices par la réforme politique, voire par la révolution, ou bien, pour l'individu, de vaincre le déterminisme naturel par la médecine, et le déterminisme social par l'éducation, le travail et l'ambition, le monde moderne ne cesse de valoriser la liberté humaine, conçue non seulement comme aptitude à vaincre ses désirs, mais aussi comme la faculté de s'arracher au destin, de transformer l'ordre du monde par son activité, de vaincre les obstacles à la liberté et au bonheur. Les progrès du bien-être de l'humanité ne sont-ils pas essentiellement dus à cette ambition et à l'action de l'homme, au rebours du consentement à l'ordre du monde tel que le préconise ici Descartes en suivant les stoïciens ?

En réalité Descartes, dont on considère la pensée comme étant à l'origine du projet moderne de maîtrise scientifique et technique de la nature, n'incline nullement au fatalisme. Il apporte à la formulation de l'exigence d'accepter l'ordre du monde une restriction qui permet de préciser le sens du stoïcisme. Nous devons certes nous accoutumer, "touchant les choses qui nous sont extérieures", à penser que "tout ce qui manque de nous réussir est, au regard de nous, absolument impossible" ; mais ce, précise cependant Descartes, "après que nous avons fait notre mieux". Autrement dit, il ne s'agit pas de renoncer à vouloir, à agir, à concevoir le projet de réaliser le possible qui n'est pas encore réel. La maxime stoïcienne bien comprise n'exige pas de renoncer à l'ambition de changer le monde et d'améliorer sa condition. Elle commande d'éliminer le regret et la déploration, lesquels portent toujours sur ce qui ne peut plus être changé ("ce qui est fait est fait"), qui ne peut pas ne pas être et qu'il faut donc nécessairement admettre. Nous ne devrions pas davantage souffrir de nos handicaps de naissance (ou de l'absence de priviléges, de "chances") que du fait de "ne pas posséder les royaumes de la Chine et du Mexique." De même, nous devons accepter l'échec après avoir fait tout ce qui était au pouvoir de notre raison et de notre volonté pour réussir, parce que le résultat de l'action n'est plus en notre pouvoir, et qu'il ne dépend plus de nous de le changer.

Les désirs qu'il faut vaincre, ce sont donc les désirs vains, les désirs de l'impossible. Désirer être sain, étant malade, être riche, étant pauvre, être libre, étant en prison ou encore désirer avoir réussi, ayant échoué, est aussi vain et absurde que de désirer avoir un corps incorruptible comme un diamant. L'espérance à laquelle il faut renoncer est l'espérance consistant à désirer l'impossible, à désirer sans pouvoir, et qui n'est rien d'autre que l'expression de l'impuissance malheureuse, le regret de ce qu'on n'a plus ou de ce qu'on n'a jamais eu, la crainte de perdre ce que l'on possède, la déploration de ce qu'on n'a pas encore ou que l'on voudrait retrouver : ce n'est pas l'espérance qui accompagne le projet et l'action, mais celle qui se substitue à la volonté d'agir et qui ajoute le malheur au malheur, la souffrance à la privation et à l'impuissance.

L'application de la maxime stoïcienne, nous dit Descartes, permet de concilier la volonté de changer le monde comme projet avec le consentement au monde comme résultat (produit de la nature, de l'histoire, des actions passées), de concilier l'espérance de vaincre le malheur de sa condition avec la jouissance au présent de cette même condition (la jouissance de ce que l'on a, de ce que l'on est, de ce qu'on a pu obtenir). Le bonheur, estime-t-il, réside nécessairement, si on admet sa possibilité en dépit des obstacles et des coups du destin, dans une telle propension à concilier l'usage de sa liberté et le contentement à son état – l'alternative ne pouvant être que de se complaire dans la déploration.